



**Dimanche 23 octobre 2011**  
**18<sup>e</sup> après la trinité**  
**Marc 10, 17-27**

Sophie Reymond  
Prilly

Jésus vient de bénir des enfants, il est sur le départ. C'est alors qu'un homme *vint en courant* : plus tout jeune, mais encore suffisamment alerte pour courir, il ne veut pas manquer Jésus qu'il tient pour un *bon maître* et aux pieds duquel il *se jette à genoux devant lui*, avec déférence.

Depuis sa jeunesse, cet homme a observé les commandements, mais cela ne lui suffit pas. Il demande à Jésus ce qu'il peut faire de plus. Alors, *Jésus le regarda, et se prit à l'aimer*.

Cette petite indication est de la plus haute importance : elle évite en tout cas de faire la critique redondante, et facile, d'une observance de la loi supposée d'emblée extérieure et superficielle, voire légaliste et servile. Jésus voit en cet homme l'élan de sa foi, sa bonne volonté qui le porte en avant, à désirer faire davantage, à mieux faire. *Une seule chose te manque*, lui dit-il ; *va ; ce que tu as, vends-le et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, suis-moi*.

Sans doute faut-il voir dans cette demande radicale de Jésus un enseignement général sur les richesses et la pauvreté, à l'intention de toute la communauté chrétienne, ou une question qu'elle se posait. Jésus lance un sévère avertissement plutôt qu'il ne pose une condition nécessaire ou un empêchement, car il ne dit pas une impossibilité, mais une plus grande difficulté pour les fortunés : les biens, les possessions exercent une attraction assez puissante pour détourner l'attention de l'essentiel, pour freiner la marche. Certains chrétiens, moines ou ermites, font vœu de pauvreté : vocation particulière. Si un tel vœu n'est pas impérativement requis de chacun, il n'en reste pas moins que la gestion ou la vocation des biens reste une question posée à tous, dans sa situation personnelle, une question à vivre comme vie sous la grâce, anticipation du règne à venir qui ne va pas sans dépouillement.

En l'occurrence, la richesse est bien, en cet homme qui s'adresse à Jésus, le point qui fait mal. Les commandements cités auxquels il obéissait depuis longtemps et à juste titre concernent l'extérieur, les relations avec autrui (meurtre, adultère, vol, mensonge, non respect). En parlant de ses biens, Jésus ramène l'homme à lui-même, à ce qu'il possède en propre. Il ne rajoute pas un commandement, il propose quelque chose de nouveau, liée à sa présence même.

Jésus ne cache pas l'extrême exigence évangélique. Le suivre, c'est immanquablement être appelé à se dépasser soi-même, à se détacher de certains attachements : *va*. S'il ne fait pas de quelque manière sortir de soi, l'Evangile perd tout son sens. Dans sa situation, la richesse de l'homme est sa faiblesse, raison pour laquelle il s'en retourne *tout triste*. Mais chacun a son lieu de faiblesse, un renoncement à effectuer, en bref, sa « croix » à porter. Non pas un châtiment, mais un lieu particulier à chacun qui résiste à l'appel de Dieu, *une chose qui manque* parce ce que justement on ne veut pas quitter quelque chose, on n'est pas tout à fait libre. En ce cas, *ce que tu as, vends-le, donne-le aux pauvres*. Il est là, le *trésor dans le ciel*, non sur la terre : dans la liberté, la générosité, le service.

Dans sa radicalité, cette exigence a de quoi effrayer, les disciples déjà en étaient impressionnés. Mais Jésus ne dit rien pour l'adoucir. Au contraire même : il dit bien que ce détachement est en quelque sorte *impossible* aux hommes, mais en revanche *possible* à Dieu. Jésus ne cherche pas à humilier ceux qui veulent le suivre. Sa déclaration pointe au cœur du problème, de la foi, c'est-à-dire la confiance en Dieu, celle-là même qui animait Jésus, lui qui, de fait, n'avait pas *un endroit où poser sa tête*. Elle met aussi en valeur un paradoxe en lequel « tout dépend de notre liberté, puisque le Fils de Dieu y fait appel, et tout dépend de la grâce, puisque seul Dieu peut... nous avons à vivre d'une Vie que nous ne possédons pas, pour laquelle nous devons abandonner tout ce que nous possédons, et la Vie avec majuscule, celle de Dieu, loin de se posséder elle-même ou de se fermer sur elle-même, se donne et se manifeste dans une 'faiblesse' qui, au dire de s. Paul, 'est plus forte que les hommes' (1 Cor 1, 25) » (M. Corbin).

L'exigence évangélique n'est finalement compréhensible et vivable que si on la met en regard de ce qu'elle signifie de la part de Dieu : un Dieu qui, par amour, veut l'être humain tout à lui, sans réserve, de la même manière qu'en Jésus, il se donne lui-même entièrement. Pour le coup, sans cet attachement au Christ, il y aurait tristesse, et non joie.

La joie au cœur de quiconque voit en premier lieu le regard d'amour de Jésus sur celui qui court vers lui. C'est ce regard d'amour qui transforme le lieu de la faiblesse en ressort pour le suivre. Jésus n'est pas seulement un bon maître, un enseignant avisé qui donne de judicieux et rudes conseils. Il est d'abord celui qui voit le cœur de l'homme, son désir de le suivre et auquel il dit *viens et suis-moi*, fais-moi confiance, n'aie pas peur. Et celui qui l'aime en retour cherchera alors à aimer librement ce qu'il commande et à y trouver sa joie.